

Bernard
Tihon

Thérapies brèves

Microfictions



TOME 1

Bernard Tihon

Thérapies brèves

Microfictions, tome 1

© Bernard Tihon, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8501-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Concentre-toi sur ce que tu es, fais bloc avec ce que tu es au plus profond de toi, ne te laisse pas détourner de toi-même et reste sourd à tout ce qui t'éloigne de toi. Dédaigne les mulettes, reste sur tes rails, tu ne trouveras jamais d'or dans les mines des autres mais seulement dans celle que tu as creusée toi-même. »

David Thomas (« Le poids du monde est amour »)

Le romancier américain

J'ai connu Isabelle à l'âge de dix-huit ans. J'étais étudiant en lettres à l'Université de Liège. Je voulais devenir écrivain et vivre de ma plume pour ne jamais devoir travailler. Je préférais les auteurs américains. J'ai écrit mon premier roman en français comme l'aurait fait un Américain. Je l'ai envoyé à un éditeur spécialisé en romans étrangers situé à Lille – la seule grande maison d'édition française qui ne résidait pas à Paris. Trois jours après, il m'appelait pour me proposer un contrat. Le livre a été édité trois mois plus tard et ce fut un succès immédiat. J'ai épousé Isabelle qui était fière de moi. Je l'étais tout autant d'elle, de sa beauté, de son intelligence, de sa tendresse et de sa sensualité. Elle était la femme idéale pour moi. Je suis rapidement devenu ce que l'on nomme un auteur culte. De nombreux et fidèles lecteurs attendaient avec impatience la sortie de mon prochain livre. J'ai donc vite atteint l'objectif que je m'étais fixé : je pouvais envisager de vivre de mes droits d'auteurs tout le restant de ma vie. Cela est même allé au-delà de mes espérances. Je suis devenu riche et célèbre. Bien que la critique parisienne soit longtemps restée sceptique quant à mon talent, j'étais régulièrement invité sur les plateaux télévisés. À mon sixième roman, j'ai obtenu le prix Goncourt, ce qui n'a pas manqué de faire des jaloux dans la profession. Pour couronner le tout, j'ai reçu le prix Nobel de littérature à trente-neuf ans. Du jamais vu. Il faut croire que mes romans, traduits en vingt-sept langues, ont réussi à conquérir la terre entière, particulièrement la Suède. Je suis resté fidèle à Isabelle malgré toutes les tentations dues à mon étiquette d'écrivain nobélisé. Je n'ai jamais eu envie d'une autre femme qu'elle. Après mûre réflexion, nous avons eu une fille, qui nous a apporté beaucoup de joie et qui est devenue psychologue. Nous vivions à Liège, dans un grand appartement avec vue sur la Meuse. J'allais régulièrement à Paris en Thalys pour parler de mes œuvres. Isabelle m'accompagnait et nous passions la nuit à l'hôtel Costes. Tout allait pour le mieux jusqu'au jour où elle est subitement morte d'un accident vasculaire cérébral.

Elle avait cinquante-six ans. C'était il y a un an et je ne m'en remets pas. Je n'écris plus et je ne sors que pour me rendre aux consultations de mon kinésithérapeute. Je souffre d'une triple tendinite à chacune des deux épaules en même temps. Du jamais vu. On peut dire que je suis comme un avion sans ailes.

1962

1962 est l'année de ma naissance et de la mort de Marilyn. Mes parents m'ont donné son prénom, le prénom d'une morte.

Je suis le projet d'un homme et d'une femme qui voulaient juste faire l'amour. Leur lune de miel a été écourtée à cause de ma procréation. Ma mère a été furibonde d'apprendre qu'elle était enceinte de moi. Je devais être parfaite pour donner à mes parents l'illusion d'être venue au bon moment. Mon premier travail a consisté à sortir vivante du ventre de ma mère. Ma mère m'a ensuite abandonnée dans le temps.

Retrouver le paradis perdu, revenir à l'origine, retourner à la source chaude du pays natal, dans la piscine tropicale du ventre maternel, là où j'ai connu un état primitif pur, avant la chute dans le temps, tel a été le leitmotiv de toute ma vie.

Depuis ma naissance, j'adhère au désir familial inconscient d'être celle qui représente la preuve vivante d'être séparée : de sa mère, de son père, des autres et d'elle-même. L'expérience de ma vie la plus fréquente et la plus douloureuse, fut celle de la solitude. J'ai passé toute ma vie jusqu'à ce jour à tenter d'accepter cette solitude totale – familiale, amoureuse et professionnelle – qui ne correspondait pas à ce que j'attendais. Le drame, la peur, le désir, le destin d'être seule, totalement seule au monde. Même Dieu m'a abandonnée, je suis vraiment seule.

C'est uniquement au travers de l'expérience d'une solitude abyssale, paraît-il, que l'on a la chance de pouvoir se mettre en route vers sa véritable identité.

Douze ans de psychanalyse ne m'ont pas aidée à me sentir mieux.

J'entretiens l'espoir d'une vie plus exaltante qui pourrait arriver comme par miracle. Ce bonheur soudain, j'attends qu'il vienne de l'extérieur, qu'il tombe du ciel sous la forme d'une loterie ou d'un héritage. Cette attitude cache mon manque d'engagement à mettre en place les conditions propices à un futur plus épanouissant.

Je suis comme la salamandre axolotl qui peut rester à l'état larvaire toute sa vie et de ce fait, devenir pratiquement immortelle. Mon corps est composé de

cinquante-cinq milliards de cellules souches capables de se régénérer. Ainsi je ne vieillis pas. C'est seulement quand je décide de m'incarner que je deviens mortelle. J'ai préféré consacrer ma vie à l'indolence et au rêve. Je l'ai rêvée, plus que je ne l'ai vécue. Le temps est passé et pourtant rien ne s'est passé. Je suis toujours comme au premier jour de ma vie. Retour à l'automne 62. Il fait grand froid. La neige recouvre la maternité.

Disons que je me suis bien économisée pendant soixante ans pour avoir encore la force et l'énergie de tout recommencer à l'âge où d'aucuns déclinent déjà. J'ai économisé tant de désirs que j'en ai une montagne, prêts à servir. C'est toute ma richesse. Je n'ai rien réussi, sauf à résister à tout ce que j'avais souhaité de mes vœux les plus chers. Résister, du latin « resistere », veut dire s'arrêter, ne pas avancer. C'est bien ce que j'ai fait avec une force inouïe : rester au même endroit où ma mère m'a laissée par une froide soirée de novembre 62.

Depuis lors, j'ai résisté même aux sollicitations les plus tendres. Encore dernièrement, j'ai quitté prématurément le seul homme qui m'ait vraiment aimée.

Julia ma couille

Ma grand-mère paternelle s'appelait Julia, ce qui était assez original à l'époque pour une femme qui n'était pas d'origine italienne.

« Juya, m'coï », lui disait mon grand-père en dialecte wallon quand elle l'énervait à lui demander tout le temps quelque chose et surtout à vouloir que tout soit fait de la manière qu'elle décidait. À l'époque – j'avais entre 5 et 10 ans – je l'ai entendu souvent lui dire ça et je comprenais bien le sens de ce qu'il disait, son énervement, son envie qu'elle lui fiche la paix, sans comprendre les mots qui étaient pour moi une langue étrangère. Plus tard, repensant à cette expression, j'ai voulu connaître la traduction en français et j'ai été étonné d'apprendre que cela signifiait simplement « ma couille » ou « mes couilles ».

Donc mon grand-père disait à ma grand-mère « Julia ma couille ». Or une couille est un attribut corporel éminemment masculin. Sans doute voulait-il lui dire « Julia tu me casses les couilles », ce qui aurait été plus vulgaire. Mais il disait « Julia ma couille ». Pour moi, c'est comme s'il lui avait dit : Julia, c'est toi qui décides. C'est toi l'homme Julia. Mes grands-parents paternels formaient un couple inversé où la femme portait la culotte. La plupart des couples sont ainsi faits dans ma famille.

Julia était fille unique et, femme moderne avant l'heure, elle a fait une carrière professionnelle d'institutrice. Elle était donc celle qui possédait l'instruction, le travail et le pouvoir d'éducation. Alors que mon grand-père venait de la misère et avait travaillé dur comme maçon. Il parlait peu. Elle parlait pour deux.

Julia était très croyante, bigote, presque une bonne sœur, et fort prude. On s'est toujours demandé comment elle avait fait – comment mon grand-père avait fait – pour avoir deux enfants. Était-ce par la voie du Saint-Esprit, comme la Vierge Marie ? Non, il a bien fallu qu'elle remonte sa robe de nuit au moins deux fois et qu'elle le laisse faire...

Mon père, qui était son second fils, n'était pas son préféré. Julia a toujours eu un faible pour celui qui était numéro un. À l'âge de dix ans, sur ordre de Julia, il a dû doubler son année scolaire alors qu'il avait réussi ses examens, péniblement certes, mais réussi quand-même. Je crois que cela a été incompréhensible et très

dur pour mon père de voir ses compagnons de classe monter sans lui. Pour Julia, il n'avait pas assez bien réussi. Julia était au-dessus des lois. Elle était la loi supérieure. Le dieu qui juge dans sa famille, qui sépare le bon grain de l'ivraie. Cet événement dramatique a fait basculer la vie de mon père, l'a conduit vers l'autonomie et une maturité précoce. À partir de ce moment il a dû s'en sortir seul, comme s'il n'avait pas de mère. Il ne pouvait plus compter sur elle.

Vu que j'étais le premier petit-enfant de la famille, j'ai été le chéri de Julia, une situation qui ne m'a pas apporté que des avantages. Je me suis longtemps senti coupable vis-à-vis de ma sœur et de mon cousin, alors que je n'avais rien fait pour mériter cet avantage qui les dévalorisait. Je crois que cela m'a aussi éloigné de mon père qui a eu un faible pour ma sœur cadette, laquelle a souffert du même désamour que lui de la part de Julia. Il s'en passe des guerres larvées dans les familles. En tout cas, pour mériter l'amour j'ai eu l'obligation de toujours rester numéro un, ce qui est un programme de vie assez lourd.

J'ai été conçu dans la maison de mes grands-parents paternels, dans la maison de Julia, car mes parents y ont vécu au début de leur mariage. J'ai été conçu dans le territoire de Julia et, je crois, symboliquement et imaginativement par Julia. En effet, mes parents ne voulaient pas d'enfant le jour où ils ont fait l'amour et où ils m'ont conçu matériellement. C'est Julia qui voulait un petit-fils. C'est donc elle qui m'a conçu, spirituellement parlant.

Au cours de mes premières années, elle a aussi joué le rôle de ma seconde maman, car c'est chez elle que ma mère me déposait quand elle ne pouvait pas s'occuper de moi – quand elle travaillait ou quand elle sortait avec mon père.

De Julia, je garde surtout des souvenirs sensuels : le lit avec les draps en pilou où je me lovais qui était le même lit que celui où j'avais été conçu, le chocolat chaud fumant qu'elle me préparait au petit-déjeuner, le goût inimitable des fraises du potager de mon grand-père, les jeux dans le grand cerisier du pré, les recettes de cuisine pour lesquelles elle utilisait une quantité incroyable de beurre et de sucre, les petits ronflements de mes grands-parents à l'heure de la sieste, les jeux dans toutes les pièces de la maison qui semblait si grande à mes yeux d'enfant, les fêtes de la Saint-Nicolas avec une profusion de jouets et de friandises.

Mon grand-père mourut prématurément alors que j'avais treize ans. Julia sombra dans une longue dépression qui ne prit fin qu'à sa mort. Preuve tardive

qu'il était tout pour elle et qu'elle tirait sa force de sa présence à ses côtés.

Plus tard j'ai voulu acquérir sa maison pour y fonder ma propre famille. Comme le saumon qui remonte les fleuves et les rivières pour retrouver la gravière de la source où il a été conçu et procréer à son tour. Mais mon épouse n'a pas voulu car elle n'aimait pas ce quartier. Nous avons donc créé notre foyer ailleurs. C'est sans doute mieux ainsi. Nous vivons déjà suffisamment sous l'influence de nos ancêtres, sans en rajouter nous-mêmes.

Le prénom Julia vient du latin « Iule » qui était le patronyme d'une illustre famille patricienne romaine qui prétendait descendre du fils d'Énée, lui-même fils de Vénus. Le célèbre Jules César en faisait partie. C'était comme si Julia descendait des dieux. Ou plus exactement ses parents, qui ont choisi son prénom, ont voulu en faire la fille d'un dieu.

La mission qui était ainsi donnée à Julia était de rendre à nouveau sa famille illustre, de redorer son blason. Par son sacrifice, essentiellement au niveau de l'incarnation des plaisirs, par le don de sa vie à Dieu, Julia était chargée de remettre en lumière sa famille, de permettre qu'elle soit à nouveau illuminée, bien en vue. Elle s'est donc retrouvée coincée dans un programme d'idéalisme total, presque dans une vie de nonne, obligatoirement à l'écart des plaisirs de la chair. Mon père et moi nous avons dû, chacun à notre tour, déprogrammer une bonne partie de cet héritage spirituel pour pouvoir vivre sous des auspices plus hédonistes.

Seul l'amour terrestre peut vraiment apporter la paix. L'amour matériel, l'amour physique, l'amour sexuel, l'amour tendre, l'amour dans les faits, les gestes et les regards.